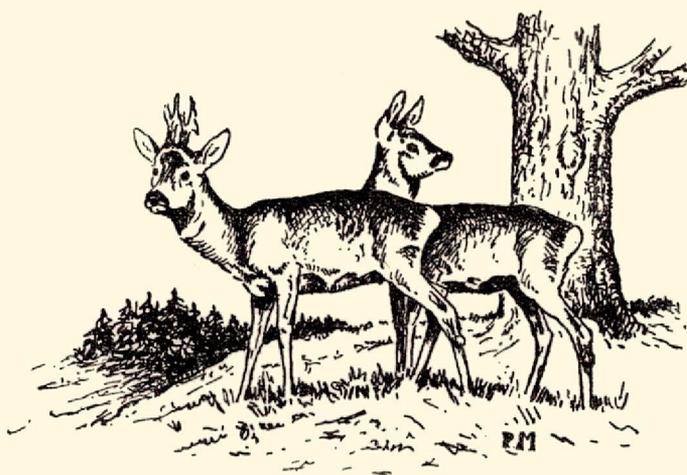


COMMANDANT DE MONTERGON

VENEURS

QUELQUES ÉQUIPAGES
CONTEMPORAINS

*ILLUSTRATIONS D'EUGÈNE LELIÈVRE,
PAUL MARCUÉYZ, ANDRÉ MARCHAND, H. DE GOUYON*



A PARIS
AUX ÉDITIONS DU CENTAURE

MICHEL DELAVEAU, ÉDITEUR

RALLYE SI TU PEUX

« Après une courte association avec le très aimable marquis DE CHARNACÉ, l'équipage passe en vente chez Chéri, en 1892, mais M. Jacques a ça dans le sang, rachète 15 chiens et s'installe à Péronne : joli logis, « bonnes écuries, chenil dans un moulin, en pleine forêt, sur le bord d'un étang de 40 hectares, où les cerfs « finissent leur chasse, comme lui sa vie de veneur.

« PIERRUCHE, démoli par *La Paysse*, finit ses jours sur La Lande ; CHANTREAU le remplace, mais ça n'est « plus ça et, en 1902, de sa jolie trompe légère, le vieux patron pleurait son dernier hallali. » (de Chabot.)

Aussi bien, il était déjà perclus, une épaule démolie au Bois d'Anjou avec sa brave *Miss*, un genou en marmelade au Bois Bouyé sur *Sansonnet*, son splendide norfolk. Ainsi sombrait ce magnifique chasseur, qui avait tant de sang sous la peau, ce cavalier forcené, cet athlète qui pariait d'effectuer à pied, sous 120 livres — et qui gagnait son pari — le parcours de Longchamp avant qu'un pur sang ait pu le couvrir cinq fois ; ce prestigieux et populaire « M. Jacques », le « père Jacques » des derniers intimes, une des meilleures trompes de France.

Le grand défaut de ce beau veneur aura été sa fougue. Il chargeait par lui-même, insoucieux de laisser ses chiens derrière. La fin justifiait les moyens. Et tenace ! Il est tels estomacs qui gardent avec rancune le souvenir de certains défauts au clair de lune, tandis qu'un des affamés insinuait avec l'aigreur d'un appétit à vif : « Il attend le lever de sa bonne étoile. »

La main pieuse du vicomte François DE CHABOT a déposé sur son cercueil des lignes émues et vivantes, dont vous venez de lire quelques-unes. « Que reste-t-il « des hardis cavaliers et bons camarades qui se réjouirent de ses succès et le suivirent fidèlement. Le vicomte « Raymond DE CHABOT, Adolphe de SAINT-ANDRÉ, fin veneur, aussi aimable que patient, il le prouvait « en amenant quelques chiens qui devenaient les boucs émissaires des fautes commises ; MARIN DE SAINT- « ANDRÉ, Jean DE CHABOT, qui voyaient dans la chasse des obstacles à passer ; CASSIN qui suivait de loin, « sur *Colibri*. » (M. Dureau) François DE CHABOT, autre fils du vicomte Raymond, le baron Jean DE ROMANS, qui ferma les yeux du « père Jacques », M. DUREAU, veneur invétéré, pétri d'une bonne verve et d'une jolie érudition cynégétique à laquelle mes lignes doivent tant.

Par celui-ci, M. DUREAU, nous allons rentrer dans la voie du lièvre. Son équipage, monté avec ses chiens, ceux de M. Roger DE LA GAROULLAYE, du baron DE ROMANS et du vicomte François DE CHABOT, continuait à Vezins et entours, les traditions du comte Hector, du baron Raymond DE VEZINS, du vicomte Gérard DE CHABOT. Le baron DE VEZINS lui a donné les lièvres de la forêt ; puis, il est passé en plein champ, où il a eu maille à partir avec les propriétaires, qui craignent pour leurs choux, le passage des chiens trop massifs. Alors, il rapetisse le format de ses harriers et il se taillait de beaux succès, quand, en 1895, la pneumonie entra dans son chenil. N'importe, il s'est fait une devise « envers et contre tout » et il continue à pousser le bouquin, fut-ce à 5 chiens, qui lui suffisent pour forcer l'hallali. Le jeune François DE CHABOT, seize ans et le feu sacré, renforçait de deux chiens l'équipage et « prenait franchement la tête sur *Sportman*, *Fantassin*, *Conseil* et *Ramoneur*, si culottés qu'ils ne pouvaient plus faire les « trois ou quatre foulées qui les séparaient de leur lièvre, réduit lui-même à l'état d'ombre. » (M. Dureau.)

En 1912, M. DUREAU s'associe avec son fidèle ami, le baron Jean DE ROMANS et leur « Rallye Haillons » assemble 25 chiens. On va travailler en famille par l'apport, de janvier à fin de saison, des chiens d'Henri DE LA GAROULLAYE, gendre de M. DUREAU. Le « père Roger » DE LA GAROULLAYE accompagne son fils pour un mois et apporte à l'équipage l'appui de sa longue expérience et de sa verve endiablée.

Les lièvres y passent comme à la broche. Alors, le Rallye Haillons se met sur le renard. Ceux des fourrés de Genty étaient tenus pour imprenables : on en prit 12 sur 12 attaques. Un tel succès monta les têtes et déchaina les audaces. On parla de la bête noire, malgré « les protestations, les cris de désespoir et les craintes de M. DUREAU — « qui se changèrent en clameurs de triomphe le jour du premier hallali de sanglier dans les Ronconniers de « la Basse-Forêt. » Le premier succès fut le dernier. Sagement, on se garda de récidiver, on resta sur ses lauriers et on se remit au bouquin.

Et c'est sur un tas de 585 lièvres, quelques chevreuils, un sanglier et une martre dorée, que M. DUREAU put lancer ses adieux à ses chiens : *Marcassin*, dont la voix de hurleur ne mentit jamais ; *Marshall*, qui sut relancer son lièvre entre une bouteille de Mariani et une fiole d'huile de ricin dans la pharmacie Belceil, à Châtillon-sur-

RALLYE SI TU PEUX

Sèvre; *Novetty*, qui éventa le sien dans une garenne; *Corsaire*, *Conquérant*, *Morvan*, *Jocker*, qui le découvraient en haut d'un arbre, quand ils ne le poussaient pas à travers l'étang de Péronne, où il s'offrait un bat l'eau comme un cerf; *Ravaude*, surtout, dont il a raconté la vie « clef de voûte de l'équipage », fille du hasard qui avait mis en présence une briquette de Vendée en rupture de chaîne et un basset vagabond, rusée comme la maraude, égarant la meute sur un change pour profiter seule de l'hallali.

De 1896 à 1903, le comte Geoffroy d'ANDIGNÉ avait loué les cerfs et faisait, chaque année, un déplacement à Vezins. La vieille forêt eut même l'honneur de recevoir, en 1898, la duchesse d'UZÈS qui y prit 4 cerfs. La foule était dense à ce point qu'un cerf hallali courant, qui venait prendre l'eau à Péronne, fut arrêté et porté bas par les spectateurs avant de pouvoir arriver à l'étang.

Un autre astre allait poindre. En 1905, le comte Gonzague DE SAINT-SEINE avait débarqué dans le pays. Le « Rallye si tu peux » montait vers les horizons de Vezins.

En voilà un au moins qui ne s'annonce pas en matamore et j'aime à en croire l'histoire, parce que ce fut celle d'un brave petit équipage, sans luxe et sans prétention, monté à la rustique et dont l'âme a vraiment été celle de son patron.

1905-1914 : brève existence, mais pleine d'énergie et de conviction. La devise : Rallie si tu peux; le bouton : le cul d'un chevreuil sautant un échelier. Le patron en conçoit l'idée, le commandant DE MAROLLES en assura la composition et l'exécution. Et, maintenant, voici l'histoire :

Le comte DE SAINT-SEINE arrivait de Bourgogne en Anjou avec 10 chiens, dont 2 bâtards d'un griffon et d'une chienne du sang La Besge-Chézelles. Achetés à deux ans, 300 francs la paire, à Corvol-l'Orgueilleux en Morvan, ces deux-là allaient rendre fameux leurs noms de *Ténébro* et *Barbaro*. Trop vites pour chasser à tir avec des petits griffons, ils avaient trouvé compagnie de leur pied dans la jeune *Fanfare*, harrier importée et un certain *Ronffleau*. Mais celui-ci avait, par malencontre, la manie du lapin et le comte DE SAINT-SEINE dut s'en défaire à Vezins. A eux quatre, ils avaient forcé 3 lièvres dans un pays fort difficile où des équipages en renom, tels ceux du marquis DE BONFILS et du 12^e hussards, n'avaient pas réussi. Les 3 lièvres avaient été pris dans les règles à un train d'enfer, *Ténébro* et *Barbaro* en tête, qui criaient comme des diables.

A ce brillant quator, vinrent s'adjoindre les six produits — 5 chiens et 1 chienne — d'un excellent griffon de chasse à tir et d'une jeune *Fanfare* à peine déclarée. C'est ainsi qu'on met sur pied un équipage. Complété par 3 chevaux, celui-ci partit de Saint-Seine-sur-Vingeanne, qui est de la Côte-d'Or, tirant sur Dijon et patron en tête, débarqua à Montreuil-Bellay, en Saumurois, chez un ami, M. René DE CROZÉ, veneur fanatique, mais dans un pays sans animaux.

Saint Hubert protège ses disciples et les ameute. Le comte DE SAINT-SEINE fut mis en rapports avec les comtes DE CHABOT et le baron DE ROMANS et, par leur truchement, invité à coupler avec l'équipage Dureau-Romans, dont les beagles-harriers chassaient le lièvre dans ce pays de Maulévrier, où STOFFLET fut garde-chasse.

Il accepta, prudemment, avec ses deux seuls ténors. Dès le début, ils prirent 300 mètres, qu'ils gardaient à longueurs de chasses, tortillant leur lièvre en un tournemain. Les lièvres d'Anjou sont moins coriaces que les bourguignons.

Un tel succès monta les têtes : « Si on essayait un chevreuil ? » L'essai se fit en forêt de Vezins. Il dura une heure et quart, au bout de quoi un beau brocard était par terre. Ce fut un événement.

« Venez vous installer ici, vous et vos chiens. Personne ne chasse en forêt de « Vezins, on s'arrangera. »

Le Rallye « Si tu peux » était créé. Et ce fut lui qui tint contre les Vendéens un pari comme il s'en trouve dans toute l'histoire de la vénerie. Il s'agissait de prendre, quelque part, ou plutôt n'importe où en France, un chevreuil avec 6 chiens. Et

RALLYE SITU PEUX

en franc sport, pas de patte cassée, pas de fusil, pas de collet, pas de matin. Trois essais facultatifs. Les conditions stipulaient la présence de *Ténébro* dans la meute.

M. PERREAU DE LAUNAY, un des parieurs du camp adverse, désigna la forêt de Chaize-le-Vicomte, très vive en chevreuils; des animaux de peu de vigueur, mais rusés comme des renards, parce que très chassés. Le montant du pari, porté de 1.000 à 2.000 francs, ne fut pas entièrement couvert et s'arrêta à 1.550 francs. On se méfiait de *Ténébro*. Tout de même, 1.550 francs, en décembre 1908, ça ferait aujourd'hui une somme que nous respecterions.

Le 9 décembre, le patron partait pour Buchignon, près de La Chaize, chez M. PERREAU DE LAUNAY. Soixante kilomètres de carriole, avec 7 chiens à bord — dont un remplaçant en cas d'accident — 1 cheval dans les brancards, 2 à l'attache derrière la voiture. Ça faisait 3 chevaux, l'un de 200 francs, l'autre de 600 francs, le troisième de 900 francs — une folie ! Chiens et chevaux, l'équipage n'allait pas à 2.500 francs. Pas de piqueux, un valet de chiens qui, pendant les sept ans de l'équipage, remonta le cheval de 200 francs. Voilà du solide, de la vénerie intégrale.

Le 10, l'équipage Chevallereau attaquait à Buchignon, près de La Chaize, pour initier aux aîtres le tenant du pari. Mais il n'en connut rien, car la chasse partit en débucher et à l'opposé de la forêt.

Le lendemain, premier essai, par mauvais temps sec et vent ressuyant. Au bout de vingt minutes, 5 des chiens étaient autour du patron. *Ténébro* avait percé et sorti un chevreuil en débuché. Mal renseigné, ignorant du terrain, M. DE SAINT-SEINE crut son chien en forêt et le fit arrêter.

Le 12 décembre, qui était un dimanche, il se mit à pleuvoir. Le vicomte François DE CHABOR, associé à l'équipage, était venu prêter main forte. Le lundi matin, conseil de guerre entre les deux amis.

« — On y va ?

« — On y va. »

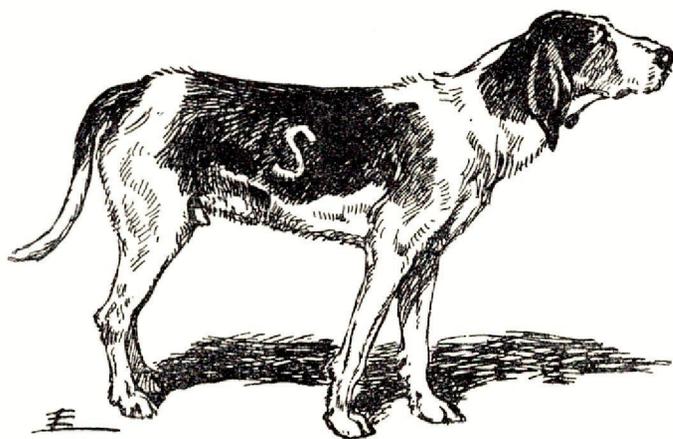
On y alla vers 10 heures. L'attaque se fit sur 4 animaux qui partirent en harde. Devant un fort trou d'eau, l'un se sépare, saute dedans et ressort, suivi des chiens qui l'ont imité. Bien rameutés, ils poussent leur animal contre un grillage, à la maison du garde et le prennent. La chasse avait duré vingt minutes et, de toute évidence, le chevreuil n'avait pas été forcé. Alors ?

Alors, on constitue des arbitres. Leur décision est d'annuler l'épreuve. Soit !

Les chiens sont remis à la voie d'un des 3 restants de la harde. Ils refusent. Là-dessus, un brocart bondit et voilà la menée en train.

Chasse très classique. Beaucoup d'animaux à vue pendant tout le parcours, petits débuchers, rebuchés sur les doubles, accompagnés: toute la gamme. Sur un relancé dans un champ de choux, l'animal, en rebuchant, vient tomber aux pieds de M. DE SAINT-SEINE, qui l'attendait sur sa double. Cette fois, la prise était régulière bien acquise et le patron toucha les 1.550 francs du pari — de quoi presque remonter sa cavalerie. La chasse avait duré deux heures trois-quarts.

Le croiriez-vous, *Ténébro* n'était pas à l'hallali. Fatigué, boîteux, étruffé, le héros avait lâché dix minutes avant la victoire. Mais ses deux enfants, *Amateur* et *Arque-*



Ténébro

RALLYE SI TU PEUX

buse, le représentaient glorieusement, avec trois produits de *Fanfare*, la chienne harrier : *Tambour*, *Renfort* et *Tempête*. Il les faut tous citer, parce que leur exploit le mérite, braves petits types de briquets, que des augures avaient déclarés identiquement inaptes à chasser le chevreuil. Quant au pari — à la DE DANNE — que proposa depuis lors le comte DE SAINT-SEINE, à savoir : de prendre en un mois à Vezins, un chevreuil, un cerf, un sanglier, un lièvre et un renard, il ne se trouva personne pour le relever. La réputation du Rallye si tu peux était faite.

Ce vaillant Rallye si tu peux, qui put si souvent, resta à l'ouvrage jusqu'en 1914. Au début et pendant trois ans il se gardait des cerfs et des biches, sur lesquels il fouaillait ses chiens. Jusqu'au jour où le comte Geoffroy D'ANDIGNÉ, ayant abandonné ses cerfs de Vezins, les lui donna et qu'il accepta.

Le premier cerf fut chassé et pris par *Ténébro* tout seul, le reste des chiens gardait rancune des coups de fouets. Tout de même, ils voulurent bien manger leur part à l'hallali. Ce fut le salut. Le Rallye, mis en curée, s'offrit une quinzaine de prises sur autant d'attaques. Et toujours, les chiens portaient bas leur animal, sans qu'on eût à le servir.

Une seule fois, M. DE SAINT-SEINE dut intervenir contre un furieux, qui, couvert de chiens, se refusait à tomber et tenait un de ses assaillants entre ses perches et une bouillée de saules.

Même succès sur les sangliers qu'en fin des saisons 1911, 1912 et 1913, on prenait sans en manquer un seul.

Sur terrain calcaire, à Chizé, par exemple, où la voie reste longtemps chaude, les rapprochés se faisaient à pleine gorge, comme après un lancé. Pour Vezins, il en allait à l'inverse. « On mettait debout, vers les 8 heures, on brisait et on arrêtait les deux chiens d'attaque. Deux heures après, la voie était encore assez chaude pour attaquer de meute à mort sur un animal qui s'était remis une ou deux enceintes plus loin. Sinon, en attaquant sur une rentrée du matin, les biches se donnaient et il eut fallu marcher sur le cerf pour le faire démarrer.

« La forêt de Vezins, fourrée d'ajoncs et de brandes, était très dure pour les chiens. Mais, dès que les tailles le permettaient, ils se mettaient en éventail, chacun cherchant à prendre la tête. » Ainsi, en plaine, travaillait la meute Lévesque. Menée très rapide, minimum de défauts. Excellents sur les chemins, ils ne dépassaient jamais la voie et, sur une double, s'arrêtaient immédiatement pour chercher la rentrée à droite ou à gauche. Je n'ai jamais vu d'autres chiens faire de même. On attaquait toujours à la billebaude; les chiens, très requérants, partaient aussitôt découplés, à qui aurait l'honneur de l'attaque. » (*Lettre du comte de Saint-Seine.*)

Ils avaient, par contre, la notion infaillible des impossibilités. A Beaufort, dans une eau rouge et pourrie où les animaux mélaient inextricablement leurs voies, à Vouvantes, par grande sécheresse, sur des feuilles de châtaignier puantes et volantes, ils avaient vite compris que le problème était insoluble, qu'ils allaient s'égarer vainement dans le labyrinthe des changes et ils préféraient rentrer au chenil. Sagement, le patron les approuvait. Mais qu'un indice, si faible fût-il, les appuyât en les renseignant, c'était une toute affaire.

« J'ai vu, m'écrit le comte DE SAINT-SEINE, un jour d'inondation, *Ténébro* descendre pendant 1 kilomètre environ, un ruisseau coulant à plein. Le chien s'arrêtait tous les 10 ou 20 mètres, goûtait la voie à une paille, à un bout de branche, à une ronce, traversant le ruisseau, criait un gros coup et repartait de plus belle en donnant, accompagné sur les bords par la meute, qui, elle, lui faisait confiance, n'en refaisait pas, mais criait à patron. On arriva à un étang que tous traversèrent. Relancé dans les joncs et prise, bien entendu. Ah ! les bons chiens ! »

Et il ajoute : « J'estime qu'il faut élever les jeunes chiens très en liberté, leur laisser prendre l'amour de la chasse; qu'ils chassent tout ce qu'ils voudront, même et surtout le lapin et, lorsqu'ils ont la passion, les dresser à obéir au maître. C'est tout. Encore faut-il que cette obéissance ne soit pas totale, car ils en savent plus

RALLYE SI TU PEUX

« que lui. » Reconnaissez-vous-là les accents d'un Rogatien LEVESQUE ? « On peut parfois incliner à arrêter sur son animal, croyant à un change : il faut que les chiens fassent prévaloir leur avis. »

Non plus que ses chiens, qu'il a tant aimés, M. DE SAINT-SEINE n'a voulu que fut oublié leur valet, MÉCHIN, qui deviendra le piqueux BAT L'EAU du vicomte DE CHABOT. Et il s'incline — et nous, avec lui — devant la baronne Jean DE ROMANS, sœur de son associé, qui fut la grande animatrice de l'équipage.

En 1914, la mort dans l'âme, le comte DE SAINT-SEINE tua de sa main 15 excellents serviteurs. A ce moment, après 9 saisons de chasse, l'équipage totalisait 304 chevreuils, 30 cerfs et 5 biches, sans compter une dizaine de sangliers forcés en couplé avec les excellents beagles-harriers du baron J. DE ROMANS et de M. Henri DE LA GAROULLAYE.

Le vicomte François DE CHABOT, que nous avons connu jeune veneur de seize ans, derrière ses deux beagles-harriers et ceux de M. DUREAU, était associé du Rallye si tu peux. Mais les deux patrons avaient chacun leurs chiens; après quelques années de couplé ininterrompu, ils commencèrent des déplacements séparés. Et, en 1919, c'est M. DE CHABOT seul qui relèvera l'équipage.

A la mobilisation, il avait envoyé ses 9 meilleurs chiens en Poitou, au comte FRUCHARD qui chassait des sangliers en forêt de Moulière. A son retour, en mars 1919, il les retrouva en plein entraînement et, avec ce petit lot, qui comprenait d'excellents fils de *Ténébro*, il put reprendre immédiatement la voie. Six cerfs sont forcés régulièrement avec les 9 chiens de l'équipage. Ce n'est pas là de quoi surprendre le Rallye si tu peux. Mais il tomba un jour sur un original.

Le garde avait signalé une 4^e tête qu'il tenait pour fou. Il l'avait vu à plusieurs reprises, et, à chaque fois, loin de se sauver, l'animal venait vers lui, dressé sur son train de derrière et se mettait à danser, comme un cheval de cirque. Attaqué par un hasard, il démarre sans se faire prier. Tout à coup, il s'arrête, attend les chiens et commence sa danse surprenante. Il repart, renouvelle à plusieurs séances son numéro, puis, après un parcours d'une lieue environ, fait face définitive contre un taillis de trois ans. Ce coup-ci c'est pour charger les chiens et les chevaux. Sa tactique est déconcertante. Il fonce sur 50 mètres, labourant la terre de ses bois, revient à son départ et recommence sans plus de raison. Prudemment, les 9 chiens restent à distance. De même les cavaliers.

Malgré les cris et les fanfares, la situation demeurait, comme écrivent les rédacteurs de communiqués, inchangée. Il y avait bien une carabine dans le pull-box de Mme DE CHABOT, mais jamais cerf de Vezins n'avait été servi qu'au couteau. Tout de même, il fallait se décider. Le vicomte François sort l'arme, vise soigneusement à la tête, tire. Le cerf se secoue, fait demi-tour et se jette dans un fossé très profond, où les chiens l'aboient. M. DE CHABOT y court et, le taillis étant plus haut, réussit à le daguer. La balle lui avait cassé un andouiller de massacre. Il était gros, gras et ne semblait atteint d'aucune maladie, sinon mentale.

Après deux autres saisons, sur le sanglier et le cerf, 30 sangliers, 14 cerfs, 2 biches forcés, l'équipage se remet au chevreuil. « Je ne veux pas, m'écrit le patron, tourner la page des cochons, sans adresser un souvenir à mon garde CHALET, mon valet de limier, vrai homme des bois au parler pittoresque, dévoué comme un caniche, rustique et infatigable. Combien de fois je l'ai vu quitter sa maison — j'allais dire sa bauge — au milieu des bois, à 4 heures du matin, son limier *Bolchevik* sur ses talons, pour aller faire le bois à 12 kilomètres, suivre la chasse, se trouver à l'hallali et rentrer chez lui de la même façon. Par exemple, les déplacements lui étaient « contraires ». Comme il les faisait sur un de mes chevaux et se tassait 50 ou 60 kilomètres au pas, il arrivait les fesses en compote. Le retour de même, plus un fort mal de reins, « rapport au vin blanc », qu'il absorbait sans douleur, mais qui « lui faisait tort ».

« Un souvenir aussi à mon chien *Kiki*, un roquet extraordinaire acheté lors de l'armistice à un forestier de la Marne. Noir et feu, la queue en trompette, tenant

RALLYE SI TU PEUX

« du fox et du basset allemand, il attaquait 90 fois sur 100, puis suivait la chasse pour
« son compte, prenant les devants et semblant juger de l'état du sanglier en attendant
« le ferme final. Un jour de tempête, perdus en débouché, nous voyons arriver *Kiki*.
« Il nous dépasse, s'arrête, écoute un instant, puis file, sans s'occuper de nous. On
« le suit et l'on retrouve la chasse. »

Le 8 septembre 1923, le patron prenait son premier chevreuil après-guerre. La tenue qui était rouge du temps du comte DE SAINT-SEINE, était devenue bleue, parements amarante, culotte bleue, bas et bottes de vénerie. Nombreux étaient les territoires de chasse. « Avec Mme DE CHABOT, ma fidèle et intrépide compagne des
« bons et mauvais jours, j'ai galopé dans tous les bois et forêts de la région. D'abord,
« Vezins, mon port d'attache, puis Brissac où le duc et la duchesse nous recevaient
« avec tant de bonne grâce; les bois des environs de Seiches, chez Henri DE CHA-
« RETTE et Gaston DE ROCHEBOUET, où je couplais chaque année avec le bel équi-
« page de Geoffroy D'ANDIGNÉ; la forêt de Leppo et les bois autour de Gesté, où
« mon ami Jean DE BÉJARRY nous donnait d'abord des sangliers, ensuite des che-
« vreuil à débuchers sensationnels; la forêt d'Étusson, chez le colonel et Mme DE
« PUINEUF; les chevreuil y étaient un peu mous, mais les hôtes si aimables, la forêt
« tenue comme un parc; les hallalis au bord de l'étang de « La Maissonnette », leur
« ravissante demeure, meublée comme un musée, nous ont laissé de bien jolis sou-
« venirs. En Poitou, la forêt de Scévole et son terrain sablonneux nous reposaient
« des sols boueux de Vezins et le marquis DE ROCHEQUAIRIE nous donnait, dans son
« beau château de Purnon, une hospitalité princière. Après Scévole, nous filions
« à Chausseraie, chez le comte FERRAND, et dans les boqueteaux de Bressuire. Avril
« nous trouvait au Parc d'Oiron, près Thouars et Goslen DE LA POEZE, qui y cou-
« plait avec moi sur les cerfs, doit se rappeler ces impénétrables fourrés d'ajoncs
« où les hallalis courants étaient si pénibles.

« J'allais oublier la forêt de Chizé, près de Niort, où nous passions chaque année
« trois semaines chez Louis PERREAU DE LAUNAY, dans sa ferme de Terre-Neuve.
« On y chassait tous les jours : deux fois la semaine avec l'équipage HENNESSY, deux
« fois avec les BORDIER, deux fois avec nos chiens. Les animaux y étaient durs, les
« débuchers en plaine de vraies courses où l'on chassait à vue. Et ma femme se
« souviendra toujours d'un certain parcours, au bout duquel sa jument de pur sang
« et le brocart sont tombés à bout de souffle, dans un fossé, en bordure de la forêt.

« Nous sommes même allés coupler sur les cerfs en forêt de Senonches, dans
« l'Eure-et-Loir, avec Geoffroy D'ANDIGNÉ. C'était en avril, il faisait chaud et
« la dernière chasse de cette saison, commencée à 7 heures du matin, a fini à 8 heures
« du soir, aux tristes sons de la retraite manquée. »

En se rappelant ces heureux temps et avant de citer ses bons camarades d'autre-fois, le vicomte François DE CHABOT a garde de ne pas oublier son piqueux MÉCHIN, dit BAT L'EAU, entré à l'équipage en 1913 et qui le sert encore. « Passionné de chasse,
« excellente trompe, excellent cavalier, très bon homme de chenil et d'écurie, il
« a permis à l'équipage de faire partout bonne figure. »

Et, maintenant, le voici, beau et vigoureux veneur aux regards clairs, auprès de Mme DE CHABOT, au milieu, tous deux, « des bons et joyeux camarades qui avaient
« le bouton de l'équipage : les deux CASSIN, Hubert et Olivier, les CHAMPAGNY,
« Joe DE QUATREBARBES, le baron DE LASSAT et Valentin DES ORMEAUX qui venaient
« régulièrement d'Angers, les matins de chasse, partager un déjeuner que je trouvais
« toujours trop long, le vicomte et la vicomtesse Jean DE BÉJARRY, les CHARETTE,
« les BOSSOREILLE qui me fournissaient de ravissantes photos pour mon livre de
« chasse, Jacques DE VILLOUTREYS, LOYER, Jean DE ROMANS, DUREAU.

« J'ai omis de vous parler de mes chiens. J'en ai de toutes les races et de toutes
« les couleurs, des saintongeais, des poitevins, des Billy. J'ai fait des croisements
« avec les meilleurs chiens des équipages voisins. Mes « as » furent les descendants

RALLYE VIOREAU

« du fameux *Ténébro*, de SAINT-SEINE et des noirs et blancs restés de l'équipage du
« Parc Soubise, à mon cousin DE CHABOT, fils de mon oncle Auguste. Leur finesse
« de nez aurait dû m'inciter à me tenir strictement à leur espèce. Mais, à travers
« la pneumonie et la jaunisse, les équipages ne se maintiennent pas comme on
« voudrait.

« J'ai mis bas en mars 1936, ayant 27 saisons de chasse et 855 animaux. J'espère
« que saint Hubert m'en tiendra compte et me donnera une place au Paradis des
« veneurs. »

Je le souhaite et l'espère avec vous, cher ami. Mais qu'il ne se presse pas.

